

Les châtiments infligés étaient de différentes sortes : suppression de nourriture ; rester debout sur la place d'appel ; travail ou exercice au peloton de punition ; affectation à la compagnie disciplinaire ; affectation à un kommando plus pénible ; coups de bâton ou de fouet ; suspension à un arbre ou à un poteau ; cachot. Parfois, le détenu puni était assommé, pendu ou fusillé. Il y avait encore une masse de tortures raffinées.

Eugen KOGON

L'Etat S.S., op. cit.

COMMENT ON DESHUMANISE

Je me suis souvenu d'Emil, ces jours-là, il y a quelques semaines. Il était debout, dans le soleil, les bras ballants, à l'angle du block 34, la dernière fois que je l'ai vu. Je suis passé près de lui, j'ai détourné la tête, je n'avais pas le courage d'affronter son regard mort, son désespoir, oui, sûrement son désespoir à tout jamais, en ce jour de printemps qui n'était pas pour lui le début d'une vie nouvelle, mais la fin, certes, oui, la fin de toute une vie. Emil avait tenu, pendant douze ans il avait tenu, et subitement, il y a un mois, alors que la partie était jouée, alors que vraiment nous touchions de la main l'approche de la liberté, tout le printemps était rempli des rumeurs de cette liberté s'avançant, tout à coup, il y a un mois, il avait cédé. Il avait cédé de la façon la plus bête, la plus lâche, on pourrait dire qu'il avait cédé gratuitement. Lorsque les S.S., en désespoir de cause, aux abois, avaient demandé des volontaires pour l'armée allemande, il y a un mois, et qu'ils n'avaient pas reçu une seule demande, parmi tous ces milliers de détenus politiques, ils avaient menacé les chefs de blocks. Alors, Emil avait inscrit sur la liste, à côté de quelques criminels de droit commun, qui étaient volontaires, un déporté de son block, un Alsacien mobilisé de force dans la Wehrmacht, déserteur, et détenu pour ce fait. Il l'avait inscrit sans rien lui en dire, bien sûr, se prévalant de son autorité de chef de block. Il avait envoyé cet Alsacien à la mort, ou au désespoir, il avait fait de ce jeune Alsacien un homme perdu à tout jamais, même

s'il s'en sortait vivant, un homme qui n'aurait plus jamais confiance en rien, un homme perdu pour toute espérance humaine. J'avais vu pleurer cet Alsacien, le jour où les S.S. sont venus le chercher, puisqu'il était sur la liste des volontaires. Nous l'entourions, nous ne savions quoi lui dire, il pleurait, rejeté de toute chaleur humaine, il ne comprenait pas ce qui lui tombait dessus, il ne comprenait plus rien, c'était un homme perdu.

Emil était chef de block, nous étions fiers de son calme, de sa générosité, nous étions heureux de le voir émerger de ces douze ans d'horreur avec un sourire tranquille de ses yeux bleus, dans son visage creusé, ravagé par les horreurs de ces douze ans. Et voici que brusquement il nous quittait, qu'il s'effondrait dans la nuit de ces douze ans passés, voici qu'il devenait l'une des preuves vivantes de cette horreur et de cette interminable nuit de douze années. Voici qu'au moment où les S.S. étaient vaincus, Emil devenait une preuve vivante de leur victoire, c'est-à-dire de notre défaite passée, déjà mourante, mais entraînant dans son agonie le cadavre vivant d'Emil.

Jorge SEMPRUN

Le Grand Voyage, op. cit.

COMMENT ON MOURAIT A DACHAU AU BLOCK 30

Les conditions générales d'existence dans les camps, la saleté, la promiscuité, les coups, la faim, ont entraîné rapidement la déchéance physique des concentrationnaires ; elles n'ont pas engendré de maladies inconnues, mais rendu mortelles des infections souvent bénignes (furoncles, avitaminoses), multiplié les pneumonies, l'érysipèle, la dysenterie. Les poux ont déterminé de terribles épidémies de typhus, surtout dans les derniers mois de la guerre.

Les médecins déportés devaient soigner et opérer sous le contrôle des médecins S.S. ou parfois des kapo de l'infirmerie qui s'arrogeaient droit de vie et de mort, et parfois se mêlaient d'opérer eux-mêmes.

Ces conditions générales ont pu déterminer une pathologie spéciale de la déportation, dont les spécialistes étudient encore les conséquences à l'heure actuelle.

Voici le traitement que subissait un block d'invalides.

Avec l'arrivée de transports de malades, avec le renfort des convalescents sortis du Revier ⁽¹⁾, leur nombre s'accrut rapidement. Par groupes, les travailleurs quittèrent le block 30. Au début de novembre il avait cessé d'être un block de Français pour être un block d'invalides. On l'entoura de barbelés...

C'est alors que la tragédie commença...

Pourquoi des gens qui ne font rien mangeraient-ils autant que des gens qui travaillent ? Il n'avait jamais, pour eux, été question de casse-croûte ; mais ils touchaient, comme tout le monde, un litre de soupe, leur morceau de pain et leur bout de margarine. C'était trop : un demi-litre de soupe devait suffire. Et même on pouvait leur faire une soupe spéciale moins épaisse, plus digeste.

Un jour, il manqua des pardessus pour un transport. Les invalides, presque tous, avaient réussi à s'en procurer. On les prit. La semaine suivante, ce furent des chandails. Puis les couvertures : ils étaient cinq pour deux lits ; ils se tenaient assez chaud comme cela. Au début de décembre, un S.S. entra dans une chambrée, en trouva l'atmosphère irrespirable. Ces cochons-là n'aéraient pas ? Il fit emporter les fenêtres. Dehors, c'était la neige et la glace, et les courants d'air. Dans l'état de faiblesse et de sous-alimentation où se trouvaient les invalides, le résultat fut rapide : bronchites, broncho-pneumonie, pleurésies. Il y avait peu de place à l'hôpital ! Pourquoi ne pas les réserver aux travailleurs ? Les invalides du block 30 n'étaient admis qu'à la dernière minute, souvent trop tard : dans la semaine de Noël, ils commencèrent à mourir au block même, huit dans la nuit de Noël.

Comme si les maladies pulmonaires, la carence alimentaire, les brutalités ne suffisaient pas, une épidémie de typhus exanthématique se déclara dans le block. La vermine y sévissait, alors que les blocks de travailleurs étaient relativement propres. Comment résister au typhus dans l'état de faiblesse de ces abandonnés ? La mortalité s'accrut. Et on ne désinfectait pas.

L'épidémie gagna. Par des malades admis à l'hôpital, elle atteignit le personnel du Revier. L'infirmier-chef de l'ambulance, un communiste

allemand, mourut parmi les premiers, puis le kapo du bain. Le chef de la désinfection du Revier — c'était Michelet ⁽²⁾ — fut atteint à son tour. La typhoïde, elle aussi, voulait des victimes. On nomma un nouveau kapo, chargé de l'hygiène du camp, l'Autrichien Bertl, qui quitta pour ce poste celui de Lagerältester. Et on décida de désinfecter les invalides.

L'opération eut lieu de nuit. A huit heures du soir, le 15 janvier, les chambres 3 et 4 partirent pour les douches à huit cents mètres du block. Lavage, rasage, épouillage, désinfection. Vêtements et linge avaient été emportés à l'étuve. On les attendit longtemps dans la grande salle surchauffée. Vers deux heures du matin, le linge revint encore humide. Et sans plus attendre, vêtus seulement d'une chemise et d'un caleçon moites, on renvoya nos vieillards, dont tant étaient malades, à travers la nuit glacée, vers leur block où on avait soigneusement respecté les poux cachés dans les paillasses. L'opération avait coûté, en cours d'exécution, une quarantaine de morts. Et les jours suivants virent la liste funèbre s'allonger encore et toujours.

Au mois d'août, lors de mon arrivée au Revier, la mortalité moyenne pour tout le camp était de huit décès par jour. Elle s'éleva à quinze en novembre, à trente en décembre, à quarante-cinq au début de janvier, alors que commençait l'extermination du block 30. La veille de mon départ pour Dora, le 22 janvier, on avait compté dans le camp cent soixante-huit morts, dont cent vingt décédés au block 30 ; et parmi les quarante-huit autres, morts pour la plupart au Revier, nombreux étaient ceux qui provenaient du block 30. C'est à ce block qu'appartenaient presque tous ceux de nos amis qui sont morts là-bas.

Jean LASSUS

Témoignages strasbourgeois, Les Belles Lettres, Paris, 1947. Cité dans *Tragédie de la déportation*.

(1) Infirmerie.

(2) Edmond MICHELET, résistant déporté à Dachau. Depuis la Libération, il a été ministre des Armées, des Anciens combattants, garde des Sceaux, conseiller d'Etat.